



**Du XIème au XXème siècle, Alain Tresvaux du Fraval fait découvrir - à travers son ouvrage - les biographies et portraits de 49 personnalités angevines, qui ont contribué à la gloire de l'Anjou... Parmi l'une d'elles : René Bazin, écrivain angevin et académicien. En voici les extraits.**

## **René BAZIN (1853-1932) Ecrivain, de l'académie française <sup>1</sup>**

« René Bazin est né d'une famille angevine depuis le XVIIe siècle, très religieuse.

Dès 1674, on trouve un Bazin installé à Vihiers, où il avait acheté une charge de Contrôleur des fermes du Roi, créée par Louis XIV. Bourgeois de Paris il était venu se fixer en Anjou par son mariage avec Hélène Tanton de la Gaugrière. Son fils et son petit-fils poursuivent dans la même carrière.

Depuis les Bazin n'ont plus quitté l'Anjou.

Avançons dans le temps et nous retrouvons le bisaïeul de René Bazin, Nicolas, François, feudiste (spécialiste du droit féodal) du marquis de Maulévrier. Il avait participé activement à la guerre de Vendée et, entre autres à la bataille des Ponts-de-Cé en 1793, comme lieutenant de Stofflet. Son fils, greffier au tribunal d'Angers, durant la première moitié du XIXe siècle, fut un peintre délicat, reconnu et un chasseur, ses deux passions ; nous le retrouvons dépeint dans *Ma tante Giron*.

Alfred, le père de René, lui aussi fréquenta pendant quelque temps le palais de justice en qualité d'avocat. Il quitta le barreau au moment de son mariage avec Elisabeth Meauzé, pour fonder avec son beau-père, adjoint du maire d'Angers, une maison de confection de broderies, voiles de mariées, fonds de coiffes, établie quai National (aujourd'hui quai René-Bazin).

C'est donc dans cette maison, au n°29, que René, leur second enfant, vit le jour, le 26 décembre 1853. De santé délicate, il passa sa petite enfance à la campagne dans un coin du Segréen nommé Marans (le bocage angevin), où ses parents possédaient une ancienne ferme agrandie, le « Pâtis ».

Après avoir appris à lire et à écrire dans la petite pension de Mme de Marqué, rue Tarin, qui conduisait ses élèves au lycée, René Bazin dut interrompre ses études pour raison de santé, et passa de longs mois à la campagne, à La Buffeterie, près d'Angers, ou au Pâtis. Il s'y initia à la vie rustique et y comprendra les secrets de la terre angevine qu'il sut admirablement évoquer.

La famille Bazin a toujours été une famille de tradition. Son milieu social de haute bourgeoisie terrienne se voulait gardien des vertus familiales et provinciales. C'est dans une atmosphère de vieille France qu'il fut élevé. Une telle famille a toujours eu le culte des ancêtres. René Bazin était féru de généalogie et en était très fier.

Sa santé raffermit, il entra à 13 ans au petit séminaire Mongazon, où il accomplit toutes ses études secondaires. Chaque année ses vacances se passaient au Pâtis, où il retrouvait une spirituelle et bonne villageoise qui devint sous sa plume *Tante Giron*. Il partit pour Paris pour y suivre les cours de la faculté de Droit, et y préparer sa licence. Celle-ci obtenue, il rentra à Angers. Son père mourut alors qu'il avait 19 ans.

L'Université Catholique fondée par Monseigneur Freppel ouvrait ses portes, il s'y inscrivit en 1875, pour préparer son doctorat. A l'Université, où régnait une discipline ferme, éclairée et humaine, il était en parfaite harmonie avec ses maîtres. En 1877 il fut reçu le premier docteur en droit de cet établissement.

C'est au manoir du « Rousson », près d'Andard, chez sa sœur Marie et son beau-frère Ferdinand-Jacques Hervé, qu'il échangea des promesses de mariage avec Aline Bricard, fille d'un négociant d'Angers. Leur mariage a été célébré en 1876, le 30 mars.

Pendant qu'il était à l'Université il collabora peu de temps à *Etoile*, organe légitimiste angevin. Il publia également dans le *Correspondant* des nouvelles en vers sous le pseudonyme de Jean Stret et une nouvelle, *La fille du Sardinier*, sous celui de Bernard Seigny.

Sitôt obtenu son doctorat, il sollicita de se joindre au corps professoral de l'Université d'Angers. Dès 1878, il fut nommé professeur suppléant au cours de procédure civile, puis, en 1883, professeur de droit criminel. Il garda ce poste jusqu'en 1919, préparant chaque année les premiers cours de la rentrée. C'était un homme heureux de la vie qu'il menait dans sa ville. Il rendra hommage plus tard dans *Paysages et Pays d'Anjou* à ses anciens collègues et au grand établissement.

Un conte charmant, *Stéphanette*, publié dans l'Union en 1883, le fit connaître. En 1884, *Ma tante Giron*, roman qui se passait dans le Craonnais, fut un véritable succès qui lui valut l'entrée au « Journal des Débats » et où il fit paraître *Une tâche d'encre*, roman situé dans le cadre du quartier latin. Entré à la « Revue des Deux Mondes », il publia une série de récits de voyages, *Les Italiens d'aujourd'hui*, *Terre d'Espagne*.

Il fut sollicité par Calmann-Lévy, et par d'autres, pour éditer ses œuvres. Devant toutes ces propositions d'éditeurs, il décida, par nécessité d'ordre matériel, de se fixer à Paris. René ne déteste pas la capitale, cette ville lui procure des joies intellectuelles, elle lui permet d'épanouir son talent en assurant la publication de ses œuvres, mais il se sent de plus en plus lié à l'Anjou. Il abordait en même temps les romans réalistes et sociaux, *Les Noëllet*, 1889, où il dépeint le paysan déclassé après avoir abandonné la terre, *La Sarcelle bleue*, 1892, *Madame Corentine*, 1893, où il aborde les sujets brûlants qu'il traite avec une rare délicatesse, mais sans jamais reculer devant la difficulté, *Donatienne*, roman de l'adultère et de l'abandon et *De toute son âme*, 1897, drame de la bâtardise et de la rédemption par la foi, où l'auteur montre sa défiance des villes. Son amour de la vie rurale, sa compassion pour les déshérités, sa confiance en la Providence, le classent parmi les principaux romanciers français de la fin du XIXe siècle.

Bazin se présenta à l'Académie en 1899, mais Paul Deschanel l'emporta sur lui. Il fit alors paraître *La terre qui meurt*, tableau poignant de l'abandon de la terre, puis *Les Oberlé*, 1901, roman de l'irrédundantisme alsacien \* qui porta au plus haut sa renommée. Il força les portes de l'Académie, succédant à Legouvé Ernest le 18 juin 1903.

Cette élection lui créait des obligations nouvelles mais il ne voulait pas quitter sa province. Du printemps au milieu de l'automne, il restait travailler aux « Rangeardières », maison que sa mère avait achetée à Victor Pavie et qui avait déjà un passé glorieux, ayant reçu bien des célébrités, entre autres Sainte-Beuve et Victor Hugo. Il Passait 6 mois à Paris et 6 mois en Anjou, quand il ne voyageait pas. René aimait beaucoup voyager pour s'instruire, il est allé en Italie, en Sicile, en Espagne et jusqu'au Proche-Orient. Mais aucun de ces voyages n'a affaibli l'admiration qu'il n'a cessé de porter au territoire français et surtout à l'Anjou.

C'est dans la paix de sa maison de campagne des Rangeardières, en la paroisse de Saint-Barthélemy, qu'il écrivit *L'Isolée*, 1905, drame de l'expulsion des religieuses, exposant la haine populaire contre ceux qui professent un idéal dont le monde ne veut plus ; *Le Blé qui lève*, 1907, peinture de la misère sans espérance d'une population qui a livré son âme au matérialisme ; *La Barrière*, 1909, ou le fait que la religion sépare ceux qui auraient voulu s'aimer ; *Davidée Birot*, 1912, institutrice laïque, chrétienne à la recherche d'une morale. Livre qui eut une influence si profonde qu'il donna naissance à un groupement catholique d'institutrices laïques, et l'empêcha de recevoir la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Il était chevalier depuis 1903 et officier depuis 1918.

Ne pouvant servir, vu son âge, durant la guerre de 1914-1918, il fit de nombreux articles pour l'Echo de Paris, signés Junius, où il exaltait l'amour de la patrie, et pour la revue l'Illustration, un reportage sur la guerre des pêcheurs, des enquêtes sur le front belge et sur la natalité française. Plusieurs de ces romans et le mouvement des Davidées suscitèrent dans le monde du laïcisme une hostilité très vive à l'égard de Bazin.

Beaucoup, en effet ne lui pardonnaient pas d'affirmer avec énergie ses convictions religieuses. Déjà en 1913, devant prononcer un discours sur les prix de vertu, il avait, au cours d'une période d'éloquence savamment construite, rendu au Christ un hommage qui avait provoqué le frémissement de l'auditoire. En 1922, quand l'Académie dut fêter le centenaire de Renan, il déclara qu'il parlerait en historien de celui qui avait traité en romancier l'histoire de Jésus ; Frédérique Masson lui demanda de renoncer à la parole et le discours fut confié à Barrès.

Après la guerre, il publia quelques biographies, *Le Père de Foucauld* et *La vie du saint Pie X*, il reçut en récompense du Pape Benoît XV la Grande Croix de l'Ordre de saint Grégoire le Grand. Son dernier roman important, *Magnificat*, 1931, que l'on pensait devoir être le couronnement de sa carrière et le dernier mot d'une vie qui semblait avoir comblé ses plus nobles ambitions, est le roman de la vocation ecclésiastique, à laquelle tout doit être sacrifié.

Bazin occupe aussi une place parmi les historiens avec plusieurs de ses livres. Un autre de ses livres, *La douce France*, montrant le goût, la mesure, la discipline de ce pays et contenant un appel à la bonté et à l'espoir, eut une grande diffusion comme livre de lecture courante.

En 1915, il fut nommé président de la corporation des publicistes chrétiens, il avait établi pour eux un programme d'action postulant l'élévation matérielle et morale de la classe ouvrière et opposé aux bouleversements politiques et économiques excluant la liberté.

René Bazin a toujours senti et fait comprendre à travers ses œuvres que l'homme a besoin pour vivre en harmonie avec lui-même, de considérer un peu un coin de terre comme le sien, d'y avoir des racines solides, d'y être en résonance avec les gens et plus encore peut-être avec les choses, car on peut trouver des amis partout et accéder relativement vite à une certaine intimité avec eux, mais on ne peut nulle part retrouver cette intimité de l'être avec chaque pierre du sol où il marche, avec le temps qu'il fait, avec ce lot d'habitudes, pour ne pas dire de réflexes, acquis dès l'enfance et dont on ne se départit jamais, même si on tente de le faire.

Bazin fut fidèle à sa province. Sur 21 romans qu'il a écrit, 9 en totalité ont l'Anjou (ancienne province) comme cadre : *Stéphanette*, 1883 - *Ma tante Giron*, 1884 - *Les Noëllet*, 1889 - *La Sarcelle bleue*, 1892 - *De toute mon âme*, 1897 - *La terre qui meurt*, 1899 - *Davidée Birot*, 1912 et *Il était 4 petits enfants*, 1923. Un seul l'est partiellement : *Donatienne* en partie en Vendée. Sept recueils de contes et nouvelles, dont un d'inspiration angevine destiné aux enfants, *Les contes de Bonne Perrette*, histoires racontées par sa gouvernante.

On ne peut pas quitter René Bazin sans parler de son amour de la belle langue. Il faut se rappeler que le français fut le patois naturel de la vallée de la Loire. Les étrangers venant en France dans le but d'apprendre la langue, aujourd'hui encore, sont dirigés volontiers vers l'Anjou.

Il mourut le 20 juillet 1932, à Paris, et est enterré au cimetière de Saint-Barthélemy. De son mariage avec Mademoiselle Aline Bricard, il a eu huit enfants. L'aînée, Mme Sainte-Marie Perrin, a laissé un nom dans la littérature de biographies.

Le buste de René Bazin, œuvre du sculpteur angevin Poulain, vient de déménager de la place des Halles pour être installé place André Leroy devant l'entrée de l'Université catholique. »

\* Doctrine politique qui permettait à un Etat de réclamer les territoires situés en-delà de ses frontières, qui se rapprochent d'elle par la langue.

<sup>1</sup> *Extraits du livre d'Alain Tresvaux du Fraval, « 49 Célébrités Angevines » (p.296 à 303), éd. du petit Pavé, avril 2008.*

#### Bibliographie :

Mgr Rumeau, *Eloge funèbre*, 1932

M. Dufossé, *Les Bazin, et la province d'Anjou*,

1973 *Comte De Bonneau, René Bazin, 1892*

Victor Pavie, *René Bazin, 1886*

Célestin Port, *Dictionnaire du Maine et Loire, nouvelle édition, 1978.*